



Institut Régional du Travail Social
Provence - Alpes - Côte d'Azur - Corse

COLLOQUE

" LE TRAVAIL SOCIAL PAR L'EDUCATION "

Marseille 27-28-29 novembre 2003

Entretien avec Jacques ARDOINO

Réalisé le 18 Octobre 2003

Jacques Papay : Bonjour, Jacques Ardoino, nous nous rencontrons pour réaliser un entretien destiné à être joint aux "notes de lecture" portant sur les deux premiers tomes de votre ouvrage : "Propos actuels sur l'éducation".

Quel regard portez-vous sur ce travail, comment le resituez-vous par rapport aux différentes époques auxquelles vous l'avez écrit, par rapport au temps qui est passé, par rapport à aujourd'hui ?

Jacques Ardoino : En ce qui concerne ces deux ouvrages, il ne faut pas les considérer globalement, on va les prendre successivement. Je crois que "Propos actuels sur l'éducation" représente une intention de départ qui est intéressante dans sa globalité et qui n'est vraiment que très grossièrement ébauchée dans sa facture. C'est-à-dire, que l'appréhension holistique de l'éducation par rapport à la société, au social, et par rapport à une pluralité des disciplines qui prétendent rendre compte, si vous voulez, de la complexité du vivant, vivant en société, inscrit dans une vision du monde, dans une temporalité, dans une histoire, est déjà très réellement présente, peut-être pressentie plus que soigneusement formulée. Au fond, "Propos actuels sur l'éducation", en ce sens, est vraiment un essai plus qu'un livre. Puis, bien entendu, chemin faisant, à travers des éditions, voire des éditeurs successifs, des versions, et notamment celles dont vous avez fait référence, la toute première celle de 1963, puis celle de 1966, ou de 1977 etc...., vont travailler en quelque sorte à remplir, à étoffer quelque peu, voire à argumenter et à repérer un peu mieux ce qui est de nature sociologique, de nature psychologique, de l'ordre de la psychologie sociale, de l'ordre de l'ethnologie, de l'anthropologie, etc.... Ce qui au fond était encore insuffisamment repéré et différencié dans un propos. Ajoutons que quand même, le clin d'oeil, ou le pied de nez comme on préférera, fait à Alain et à ses propos sur l'éducation, Alain ayant une vision encore très platonicienne, très nouménale des valeurs de l'éducation et des aspects **qu'on pourrait à eu** dire par opposition plus existentielle, plus matinée de Sartre, de phénoménologie, ses propos sont déjà sensibles effectivement, dans le premier ouvrage et surtout dans les éditions successives du premier ouvrage. Dire qu'aujourd'hui, maintenant, ce premier ouvrage et ses éditions successives restent actuelles en bien des points, c'est-à-dire que, malgré tout le cortège des réformes, des tentatives de réformes, des innovations qui ont pu marquer l'histoire de l'éducation depuis son passage de l'instruction publique à l'éducation, beaucoup de choses malgré tout restent vraies et en particulier ce délitage, cette détérioration des liens sociaux tels qu'on pouvait s'en faire une idée il y a cinquante ans. La période actuelle est extraordinairement sensible et rend d'une certaine manière ce besoin presque perdu d'avance d'une éducation et je ne parle plus là simplement de l'éducation scolaire et universitaire, ou même de l'éducation familiale ou de ce qui l'en reste. La fonction éducative

est de plus en plus malmenée en quelque sorte dans nos sociétés, et on ne voit pas très bien, malheureusement, comment cela pourrait s'arranger.

"Education et politique", le second ouvrage était aussi une continuation de "Propos actuels sur l'éducation" mais déjà dans une perspective plus universitairement installée tandis que le premier tome, surtout dans sa première version restait d'intentionnalité humaniste avec tout le vague et tous les vœux pieux en quelque sorte qui peuvent être accolés à cette notion. Incontestablement la posture critique est plus étoffée dans "Education et politique", elle est plus nourrie, elle est plus étayée aussi, et c'est la différenciation principale que je ferais. Ce qui se retrouve d'ailleurs à travers un troisième terme de cette succession qui est "Education et relations" qui était un ouvrage qui avait été fait pour l'UNESCO et qui s'appuyait sur une casuistique c'est-à-dire sur des études de cas. Ce qui d'ailleurs, faisait rebondir et peut-être redonner aussi une certaine spécificité aux contours et aspects épistémologiques, notamment en opposant l'universalité caractérisant les systèmes macro-sociaux éducatifs, dit système éducatif, l'école notamment, l'université, et puis un terrain, un terrain de plus en plus considérable, de plus en plus diversifié, un terrain qui lui, va donner une part beaucoup plus grande à la particularité, aux singularités et va effectivement permettre d'envisager des pratiques éducatives et pas seulement le système ou les systèmes éducatifs.

Voilà à peu près, si vous voulez, comment je profilerais ma réponse à cette première question.

Jacques Papay : Je vous propose maintenant aborder le concept de "multiréférentialité". Comment l'avez-vous formé, quand est-il apparu, et est-ce que vous pourriez revenir sur la différence que vous faites entre la "multiréférentialité" et la "multidimensionnalité" d'Edgar Morin ?

Jacques Ardoino : Toute notre tradition intellectuelle est vouée davantage à l'unité qu'au pluriel. Le pluriel est dans la majeure partie des cas, vécu comme une dégradation de l'unité. En ce sens, le passage des polythéismes aux monothéismes, au pluriel, chrétien, juif, arabe, sont vécus comme un progrès. La raison souveraine, voulue elle aussi universelle, tout marque cette ambition, en quelque sorte, d'unité. Les théories unitaires dans le domaine scientifique le marquent aussi de cette manière, quels que soient leurs échecs et le fait, au fond, qu'il y a falsification inexorable des théories et le besoin de les repenser sans que pour autant l'unité soit avérée, soit établie. Alors, la multiréférentialité, au fond, dans un premier temps, c'est une invention de praticien. C'est en tant que praticien que je l'invente, que je la dessine. Mais très rapidement, et notamment au niveau de la recherche, mais avec le fait que la recherche va se complexifier aussi en adjoignant des recherches praxéologiques, c'est-à-dire tournées vers l'optimisation de l'action largement autant que les formes canoniques davantage

tournées vers la production de connaissances, cette complexification de la recherche me suggère dans un second temps que les horizons théoriques eux-mêmes ont besoin d'une acceptation du pluriel et d'un deuil de l'unitaire, des théories uniques, etc.....

Alors, à partir de ce moment là justement, parce que c'est un mouvement qui va sous des formes diverses se généraliser autour de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, que ce soit le complémentarisme de Devereux ou Canguilhem, ou d'autres formes plus ou moins d'ailleurs, taxées d'éclectisme, avec toutes les nuances péjoratives que le terme "éclectisme" conserve dans notre langue, cette pluralité et des approches et des produits de ces approches aident à relativiser certainement chacune d'entre elles, et aussi à faire que l'objet de telles approches soient moins appauvri, moins réduit, moins maltraité. Sinon il est, ce que nous savons, tel objet regardé par le sociologue, c'est un découpage, tel autre regardé par le psychologue, c'est un autre découpage, et surtout il faut bien s'apercevoir, ce qui n'est pas toujours évident, que le même objet, avec le même nom, ne se parle pas toujours dans la même langue. Ce n'est pas simplement une différence de découpe et d'optique mais, en même temps, les mots n'ont pas le même sens, le même contenu dans une langue et dans l'autre, effectivement. Alors ça, c'est ce qui va caractériser là multiréférentialité, c'est-à-dire qu'elle fait le pari et elle l'accepte comme tel, qu'il y a hétérogénéité entre les points de vues et non pas homogénéité entre eux. Alors que la multidimensionnalité suppose, comme le mot dimension l'indique, qu'il y a plusieurs dimensions comme il peut y avoir plusieurs dimensions à un carré, à une figure géométrique. Mais toutes ces dimensions, parce qu'elles sont mesurables, sont homogènes les unes par rapport aux autres. Et au fond, mes discussions avec Morin sur ce plan là, celui de la multidimensionnalité par rapport à la multiréférentialité portent là dessus. Morin va supposer ou va admettre qu'il y a bien hétérogénéité mais je ne suis pas sûr, parce qu'il ne tient pas tellement à l'hétérogénéité, et puis il y a aussi ceci, c'est que la personnalité de Morin est telle que sa présence et l'envergure de sa pensée le rendent beaucoup plus disponible à des contradictions. Il peut, bien qu'il n'aime pas le mot dialectique et qu'il ne l'emploie pas souvent, mais ça, c'est un souvenir je pense de son passage au Parti communiste, il préférera le terme de "dialogique" à celui à celui de "dialectique", mais d'une certaine manière, Morin, justement parce qu'il n'est pas facilement unidimensionnel, parce qu'il est riche de ses contradictions, de sa diversité, est moins gêné en quelque sorte aux entournures. En tout cas moi, je pense qu'effectivement, multiréférentialité est un terme qui est moins réducteur que multidimensionnalité. On pourrait si on avait le temps étendre davantage cela avec l'histoire de la multidisciplinarité, de la pluridisciplinarité par opposition à la notion caressée quand même par Morin à la suite de Nicolescu de transdisciplinarité et avec tout l'équivoque que le

mot "trans" fait peser la dessus et probablement, c'est vrai, "transversal" ce qui est "transdisciplinaire", mais il y a aussi la résonance de "transcendant" c'est-à-dire de "méga", "au-dessus", à la façon d'ailleurs dont l'école de Palo Alto l'a comprise et n'oublions quand même pas quelle se réclame du systémisme, elle aussi, l'idée qu'il pourrait y avoir une sorte de supra-science coiffant les autres. Après tout, est-ce que ce n'est pas aussi le rêve de l'anthropologie, là où, au contraire, je pense qu'il est plus coûteux de dire "multiréférentialité" parce que ça veut dire que nous devrions vraiment être disciplinairement polyglottes, c'est-à-dire capables de parler plusieurs langues, la langue psychologique, la langue sociologique, la psychologie sociale, l'ethnologie etc, et que la même réalité ne se décline pas, ne se parle pas dans la même langue.

Jacques Papay : Justement, vous avez enchaîné multiréférentialité, hétérogénéité, dialectique, et je voulais vous poser une autre question à partir de ces mots. Dans vos deux ouvrages "Propos actuels sur l'éducation" et "Education et politique" vous parlez souvent de la dialectique, mais comment la dialectique, pour vous, peut s'allier avec l'hétérogénéité ? Parce que si l'hétérogénéité reconnaît les caractères irréductibles des dimensions, ou des éléments les uns par rapport aux autres et leurs caractères non finis et si on rajoute la surprise que vous évoquez souvent dans vos textes ainsi que la dimension tragique de la condition humaine, est-ce que la notion de dialectique n'est pas elle-même réductrice comme unité des contraires ?

Jacques Ardoino : Oui, mais enfin ça, c'est un vieux débat qui était aussi un débat existant déjà dans l'époque médiévale et la notion de "contraire" et celle de "contradictoire" étaient d'ailleurs soigneusement distinguées à cet égard. Les "contraires" pouvant s'unir et par conséquent s'homogénéiser ou se dialectiser et les "contradictaires" étant plus irréductibles, du domaine effectivement de l'aporie. Or, qu'est-ce qui va nous être le plus utile ? Dans la complexité contemporaine, j'entends celle des théories mais aussi celle des pratiques, ce qu'il y a, de fait, déjà au niveau d'une entreprise et à fortiori au niveau d'un gouvernement, plus généralement à l'intérieur d'une société, c'est que des politiques qui sont les unes et les autres légitimes, enfin qui peuvent plaider leur légitimité et méritent par conséquent d'être poursuivies, peuvent être en même temps franchement et irréductiblement contradictoires. L'une contrarie l'autre, la réussite économique, l'efficacité, d'une certaine façon s'opposent dialectiquement au bien être et à la plus grande satisfaction de chacun et on s'en sort avec des côtes mal taillées, qui d'ailleurs, sont souvent extraordinairement contraignantes et qui seraient le bien être général ou le bien être de tous comme substitutifs des aspects peut-être plus hors mesure de la libido, des désirs individuels. Ce qui explique d'ailleurs, pourquoi et comment la psychanalyse a eu tant de mal à s'inscrire au concert des sciences et à y être

effectivement reconnue. Donc, le fait qu'il y ait irréductibilité ne veut pas dire qu'on ne puisse pas en faire quelque chose. Et là, on a vu cela dans l'expérience pratique, quand on prend des efforts comme ceux de Marcuse, par exemple, ou de l'école de Francfort pour chercher à concilier Marx et Freud, ils échouent, ils n'aboutissent pas. Par contre, on peut considérer un autre penseur contemporain comme Castoriadis qui va lui, effectivement, tenter d'articuler ou de conjuguer les dimensions psychiques et les dimensions sociales, conjuguer et articuler n'est pas fusionner, n'est pas faire une seule et une même chose, n'est pas non plus unifier. Je pense qu'il y a là quelque chose à prendre et que le pluriel est, dans les temps présents, beaucoup plus fructueux, beaucoup plus heuristique, beaucoup plus utile qu'une quête de l'unité, qui, à partir du moment où elle se confond avec une sorte de graal inaccessible, peut-être, n'est pas très utile, enfin au moins dans le contexte actuel. C'est un peu comme ça que je situerais ma réponse.

Jacques Papay : Vous parlez de l'affectivité dans la relation éducative, vous soulignez l'importance de sa reconnaissance dans le processus éducatif et pourtant vous dites qu'il faut se garder de la confusion. Y a-t-il des limites à l'affectivité, comment voyez-vous la question de cet espace ouvert sur la prise en compte de l'affectivité et, en même temps, la définition tout de même d'une limite ?

Jacques Ardoino : Moi je dirais qu'il y a à peu près les mêmes limites pour l'affectivité, et c'est bien le problème, effectivement, parce que nous ne naissons pas avec une tête dialectiquement faite ou ouverte, il y a les mêmes limites qu'avec un verre de vin, ou l'eau, la pluie, mais aussi les raz de marée. Le verre de vin, c'est la succession des verres de vin qui passe effectivement les limites. L'affectivité, elle est comme la pluie d'une certaine manière, elle est, tout court. Nous pouvons essayer de dresser notre affectivité, de la conditionner, de l'habiller, de lui mettre des gants, ça sera l'époque de l'amour courtois, mais il n'en demeure pas moins que l'amour courtois reste libidinal ou il n'a plus rien de l'ordre de l'éros. Le problème des limites, oui, on sait que l'affectivité fait peur, mais c'est une des conséquences du triomphe établi de la raison dans nos cultures, notamment occidentales, au prix même de ne plus s'apercevoir qu'on ne fait rien sans, c'est-à-dire que toutes les théories de la motivation revues et corrigées par les économistes et teintées d'homo-économicus aboutiront à des fadaises du type : "sachez motiver vos subordonnés ou vos élèves ou vos jeunes en tant qu'éducateur" et qu'en fait on oublie que ce sont eux qui se motivent ou qui se motivent pas, et qu'ils le sont en fonction d'une affectivité qui est en même temps vitale et fortement déraisonnable, ou qui peut être tout à fait déraisonnable, ce qui pourrait d'ailleurs suggérer que, largement autant que le Q.I. et l'âge mental et les transmissions de savoirs et de

savoir-faire, on éduque l'affectivité et pas seulement l'intellect. Mais nous avons un système de saucissonnement, de compartimentage qui est tel que ça paraît plus facile de mesurer les progrès dans l'ordre des acquisitions, des transmissions de savoirs et de savoir-faire. On n'oublie complètement ce que j'ai appelé en 1963 dans "Propos actuels" précisément, le "savoir-être et devenir" qui est d'une tout autre nature que le savoir et le savoir-faire, qui ne s'acquiert pas et surtout, ce qui est beaucoup plus important, qui ne s'approprie pas par chacun du tout de la même manière et par les mêmes voies, mais qui finalement, se retrouve, et devrait à mon avis se retrouver autrement qu'à travers les saucissonnages disciplinaires ou professionnels. En disant par exemple, qu'il est certain qu'un éducateur au sens des éducateurs spécialisés, au sens de votre profession à vous, et un enseignant ne jouent pas du tout sur les mêmes registres, sur les mêmes ressorts etc.... les uns font cela, les autres font cela, mais c'est vite revenir aussi à des hiérarchies du type du normal et du pathologique, des bons et des mauvais élèves. On aboutit très vite par cela, là où bien sûr, pour un élève de lycée, comme pour un enfant d'école communale, ou comme pour un étudiant à l'université, l'intellect, le cognitif et l'affectif vont effectivement être irréductibles, hétérogènes d'une certaine manière et pourtant également co-présents, également importants, et si on ne sait pas, là aussi, parler les langues convenables, et surtout avoir les optiques convenables, on se plante, on réduit à outrance.

Jacques Papay : Vous vous référez souvent à la psychanalyse, mais en même temps vous la critiquez, sévèrement à certains moments. Peut-on y être à moitié, référer à la psychanalyse et en même temps la trouver dangereuse ?

Jacques Ardoino : A partir du moment où on privilégie le pluriel et où, on n'en fait pas une dégradation de l'unité, la réponse à votre question est évidente. Si on a de multiples appartenances, ce qui est quand même le cas de la plupart d'entre nous, familiale, sociale, avec ou sans hobbies, violons d'Ingres, travail, solidarité professionnelle, enfin tout ce que l'on voudra, on est justement dans un jeu à multiples appartenances et on est tout entier dans aucune, et on est plus ou moins à cheval effectivement dans plusieurs. Sur le plan intellectuel de même, est-ce qu'une attitude critique, on peut entendre le mot critique comme cela, consiste à choisir irrévocablement une fois pour toutes et contre tous les autres, un camp, une position, une idéologie, une philosophie, des valeurs, ou bien est-ce qu'il y a place effectivement pour des valeurs dans un univers qui n'est pas trop raidi, fermé, obsessionnel. Est-ce qu'il y a des valeurs qui peuvent être dignes d'intérêt, y compris chez l'autre, d'une autre culture ou d'une autre religion ? Si je me sens et je m'accepte métis, précisément le métissage étant le fruit de ces croisements et non pas de ces mélanges, ce qui est une notion

purement chimique, mais de ces croisements, de ces métissages, je suis à la fois, ce que mon vécu dans mon pays, dans ma famille mais aussi ce que j'ai pu, à l'étranger, prendre, observer, reconnaître comme m'intéressant, me touchant. C'est l'entièreté qui devient suspecte à ce moment là, exactement comme on dit de quelqu'un qu'il est trop entier dans la mesure ou justement il n'a aucune flexibilité, aucune ouverture et du même coup ça pose le problème du racisme, de l'ouverture à autrui, de la reconnaissance d'un autrui qui est forcément différent de moi, hétérogène, irréductible à moi en ce qui concerne ses désirs. Ca n'empêche pas que l'on puisse faire des choses ensemble et articuler en quelque sorte des valeurs, des positions, des points de vue. Au fond de tout cela, je crois qu'il y a des visions du monde qui, finalement, ne sont pas tellement données à priori. Ca a été longtemps le cas, et notamment les ethnologues et les anthropologues ont pu le montrer dans des sociétés beaucoup plus statiques mais d'une certaine manière nous travaillons je crois à élaborer nos visions du monde et peut-être à les partager effectivement avec d'autres. Mais on ne les partage pas forcément à l'identique non plus et par conséquent, il y a du pluriel, il y a de l'érogénéité et c'est probablement d'ailleurs ce qui permet et dynamise vraiment, effectivement, le social et le psychique, chacun de leur côté.

Jacques Papay : Dans le tome 1 de "Propos Actuels sur l'Education" vous parlez à un moment donné de l'existence de la réalité intérieure et de la réalité extérieure qui s'imposent objectivement indépendamment des relations subjectives que l'on a. Est-ce que cet énoncé recoupe le débat sur "objet – sujet", entre des théories qui disent que le fait social doit être considéré comme une chose, d'autres tels que l'ethnométhodologie ou l'interactionnisme qui pensent que le social se construit en étant pratiqué par les hommes ? Comment, à votre avis, se situent, s'articulent, sont contradictoires, se complémentarisent, les notions de réalité intérieure et de réalité extérieure ? Est-ce qu'il est si possible que ça d'avoir une réalité extérieure indépendamment des relations subjectives qui existent ?

Jacques Ardoino : Moi, je ne dirais pas, bien que j'ai beaucoup pris à l'école de Jean-Paul Sartre, je ne dirais pas que l'enfer, c'est les autres. Je dirais que l'autre est toujours la première et la plus importante mesure -mesure au sens presque d'appréciation- de nos limites. C'est-à-dire que l'autre n'est pas mon clone, l'autre n'a pas été fait pour combler mes désirs, l'autre est ce qu'il est, avec son tragique, avec ses limites, ses vicissitudes, et avec moi comme limite pour lui et lui comme limite pour moi. L'autre au sens pas seulement de la différence mais de l'altérité, d'une part, et plus encore de l'altération, c'est-à-dire de l'influence qu'il peut aussi exercer sur moi et d'ailleurs réciproquement moi sur lui. C'est cette limite qui est l'incarnation du principe de réalité. Alors, ça ne veut pas dire que tel autre est toute la réalité

par opposition à moi qui ne serait que subjectivité. Déjà, c'est une erreur de vouloir opposer deux finalités comme deux quiddités, deux entités, deux essences, le subjectif et l'objectif, subjectivité-objectivité. Je crois que la subjectivité se reconnaît et s'éprouve et là nous sommes dans une épistémologie qui est, bien qu'en grande partie travaillée bien sûr, encore à finir d'inventer etc.... tandis que l'objectivité qui a aussi une méthodologie, des appareillages, des finitions, l'objectivité se construit, c'est-à-dire que nous sommes en quête d'objectivation pour certaines choses où c'est possible. Alors qu'il est parfaitement vain au contraire de les vouloir dans d'autres domaines où ça n'a ni intérêt, ni sens, et que ce sont presque des épistémologies contradictoires, autres, qu'il faut arriver à reconnaître et à ne pas confondre. Alors bien sûr, à ce titre, il y a, ce sont des images, mais elles sont utiles, intériorité et il y a extériorité. Cela reste déjà extraordinairement ambigu avec la nature tout simplement. La nature est incontestablement autre par rapport à moi, l'immensité de ses forces, le déferlement, l'homme "fétu de paille" qui se sent balayé par un tremblement de terre, un raz de marée, fait que la nature est vraiment autre et pourtant ce n'est pas un autre calculateur, ce n'est pas un autre stratégique, comme l'autre humain. Il va déjà y avoir effectivement l'importance du repérage entre l'intériorité et l'extériorité comme justement il sera nécessaire qu'il y ait un repérage entre ce qui ressortira pour les psychanalystes du principe de réalité ou du principe de plaisir ou de l'imaginaire. Nous avons besoin de cette paire et précisément les affections mentales, ou les problèmes, les difficultés, les déséquilibres viennent le plus souvent quand il y a une perte de cette fonction de repérage. A noter que la société actuelle contemporaine, y compris peut-être à travers les développements de l'informatique, à travers les jeux du virtuel, la virtualisation, contribue au contraire à une sorte d'estompement entre réalité et imaginaire. Mais ça mériterait un plus long développement que cette remarque que je ferais simplement au passage ici. Alors, oui bien sûr, la psychanalyse, il y a des choses que la psychanalyse dit à sa manière et à sa manière beaucoup mieux que ce que des philosophies rationnelles vont pouvoir en dire tout en essayant d'en dire l'équivalent mais le fait par exemple que la psychanalyse se fasse une idée de l'ambivalence, fasse une sorte d'éloge de l'ambiguïté même si elle essaie de travailler aussi et que la psychanalyse qui ne se reconnaît pas du tout comme éducatrice parce que ce n'est pas assez élevé dans l'échelle noble etc, pourtant travaille à sa manière à une forme d'éducation effectivement de la personne, mais tout ça ce n'est pas vu, c'est mal vu et pourtant, elle dit des choses que les rationalistes ne sauront pas dire parce qu'il n'ont pas la langue effectivement pour cela. Cela ne veut pas dire qu'en même temps, je ne dois pas être capable de rationalité et de savoir demander au rationnel.

Quand on parlera des droits de l'homme et de ses vicissitudes à travers l'histoire avec les incidences sur le plan politique, je ferai davantage appel au discours de la raison et de l'universel qu'à celui de la psychanalyse. Et s'il s'agit de m'interroger sur la complicité que je puis établir avec l'autre, ce n'est pas à la raison que j'irais demander effectivement de m'aider à le faire. Je crois que c'est ça qui est tout à fait important, et que ceci est vrai pratiquement, au niveau des pratiques, mais c'est vrai aussi théoriquement, c'est-à-dire quant à la façon dont on voudrait en rendre compte d'une façon plus conceptuellement élaborée.

Jacques Papay : Dans le tome 2, "Education et politique", vous traitez effectivement de politique et l'ouvrage se termine même par –après avoir parlé assez longuement de perspectives révolutionnaires- se termine même par un projet socialiste d'éducation. Que pourriez-vous dire maintenant du lien entre la question éducative et la question politique dans un contexte social et économique qui a extrêmement changé depuis une trentaine d'années ?

Jacques Ardoino : Là aussi nous sommes dans les suites et la confrontation avec ce que j'ai appelé ce clin d'oeil ou avec ce pied de nez de départ à Alain. Un disciple d'Alain qui s'appelait Jean Chateau a écrit à son époque : "l'école doit tourner le dos à la vie". L'idée était bien une idée de type très essentialiste, c'est que l'école doit contenir les valeurs, c'est le sanctuaire. D'ailleurs, un ministre récent comme François Bayrou, a repris effectivement cette idée de sanctuaire en quelque sorte. Aujourd'hui, ici ont tué des principaux de collège, ailleurs on menace des professeurs, les professeurs eux-mêmes n'ont plus la dignité qu'ils avaient il y a cinquante ans avant, et malgré tout la demande sociale pesant sur eux reste tellement énorme, qu'elle n'a plus aucune chance d'être satisfaite. Que ça plaise ou non, nous sommes dans un univers où il y a eu un effondrement et non pas une reconstitution correspondante des valeurs. Le politique, qu'il faut savoir distinguer aussi de la politique politicienne ou des politiques de l'entreprise au sens des grandes fonctions de Fayol, le politique c'est aussi l'autorisation du citoyen à se mêler de ce qui l'intéresse, c'est-à-dire à ne pas être tenu à l'écart et condamné à ne rien comprendre parce qu'il n'est pas techniquement suffisamment spécialiste ou formé. Le politique, c'est le lieu où on ne renonce pas à transformer le monde, alors, on veut tantôt le transformer de manière très réformiste, très homéopathique, très à petites doses, parfois même quand le poids de la reproduction se fait trop sentir, on revient à une sorte de fatalité digne des temps antiques, parfois ce sont des réactions extrémistes de type, alors bizarrement tantôt retour aux sources, pèlerinages aux sources, ayatollesques en quelque sorte, ou comme le disait la réforme, retour à la pureté primitive d'une règle corrompue par l'usage, ou tantôt, ce sont "les lendemains qui chantent", c'est l'homme nouveau, c'est l'utopie, mais l'utopie, je dirais presque nécessaire d'un monde autre. Et, entre

ça, si on prend des questions comme celle du progrès, de la civilisation, même en nous limitant à l'Occident puisqu'on a pas forcément une connaissance aussi approfondie dans les autres continents, les droits de l'homme progressent quand même, très lentement, mais il y a cent cinquante ans, la police était résolument du côté du propriétaire des esclaves et quand l'un d'entre eux "fouffait le camp " on l'appelait "marron" et on le pourchassait. Aujourd'hui, même s'il y a encore des esclaves malheureusement en 2003 et en plein Paris ou ailleurs, eh bien la police est plutôt du côté d'un esclave considéré comme victime, et poursuivrait les esclavagistes. C'est peut-être peu de chose mais énorme tout à la fois. Mais on ne peut pas se contenter de ce qui est énorme parce que la pratique urge davantage, elle fait pression davantage et on ne peut pas se contenter de la sérénité d'un pas de sénateur pour effectivement avoir le progrès humain. Mais tout cela reste profondément contradictoire et le plus important je pense pour l'éducation c'est savoir –non pas accepter tout, non pas dire tout est en tout, non pas dire tout est bien, etc.....- mais à accepter de regarder des positions, des points de vues qui sont naturellement et nécessairement contradictoires, et apprendre en quelque sorte à faire quelque chose de ces contradictions.

Jacques Papay : Cet entretien va être publié au moment du colloque de novembre "le travail social par l'éducation", qu'est-ce que vous pourriez dire à ces travailleurs sociaux, à ces éducateurs, aux gens de terrain qui font de l'éducation dans la rue ou dans les établissements à propos de l'éducation et dans la société d'aujourd'hui ?

Jacques Ardoino : Ce que j'ai à leur dire aujourd'hui, à cette heure, en ce moment, c'est que je serai, j'assisterai et je participerai à ce colloque et je compte bien qu'ils m'apprendront des choses, qu'ils m'apporteront des questions. Qu'avec eux, j'entreverrai quelques pistes. Je veux dire que c'est ça, surtout, qui me paraît important, on va essayer, les uns avec les autres, de faire quelque chose ensemble. Ce quelque chose ne sera pas définitif, il appellera de nombreuses suites etc..... mais ce sont autant de façon d'avancer, de ne pas désespérer. Même si la conjoncture n'est pas une conjoncture très facile, et je ne parle pas que du gouvernement Raffarin, je veux dire la conjoncture à l'échelon de l'Europe, du monde, celle des trente dernières années probablement, des années encore à venir. Elle n'est pas spécialement porteuse cette conjoncture, bon, raison de plus pour se donner de quoi vivre.

oo

Cet entretien a été retranscrit et mis en forme avec la collaboration de Myriam Hajjar, éducatrice spécialisée.